

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183721>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

paraissait plus précieuse que sa personne agréable. C'était un homme vigoureux, musculeux, carré, d'un aspect un peu rude, d'une allure un peu sèche, d'un ton presque mathématique, qu'il devait à l'habitude des chiffres, peut-être plus qu'à la nature mais qui, en somme, était devenu le sien. Ses cheveux bruns et touffus, ébouriffés en buisson se mêlaient de quelques poils blancs et sa barbe inégalement bigarrée de couleurs, s'argentait un peu par place. D'ailleurs il savait aimer, mais peu le dire. Il était probe, juste, honnête, régulier dans ses actes, vrai dans ses paroles, mais il n'avait plus les grâces folles de la jeunesse et ce je ne sais quoi de secrètement pervers et de visiblement mobile qui séduit les cœurs féminins. Enfin Mlle Albertine avait pour vis-à-vis de sa chambre un jeune homme blond, la moustache en croc, l'allure conquérante, bien ganté, bien botté, bien cravaté, qui l'incendiait de ses regards, la poursuivait de ses lettres et plusieurs fois l'avait reconduite jusqu'à sa porte avec une assurance renversante, un ton léger tout-à-fait irrésistible. Mlle Albertine sentit au fond du cœur ou crut sentir (le cœur est un mystère) que celui-là était le véritable aimé. Albert lui paraissait chaque fois plus raide, plus sec, plus caissier, plus sévère et plus lourd, et l'autre, Jules Estelle, plus jeune, plus frétilant, plus gai, plus charmant, en somme plus aimable. Ces vagues sentiments n'échappèrent pas à l'œil clairvoyant de la tendresse sérieuse. Albert voulut connaître la vérité et, un beau soir de dimanche, il confessa sa future de façon à éviter toute équivoque :

— Ma chère Albertine, lui dit-il, il me semble que notre mariage est fort retardé. Il devait avoir lieu au mois de juillet; nous voici en août et septembre approche. Ce mariage vous disconvierait-il en quelque point? Auriez-vous des objections à présenter? Vous savez que je ne suis pas homme à user de la moindre violence, même morale que je répugnerais à toute pression sur vous. Je ne veux rien devoir à la reconnaissance dont je ne m'inquiète guère; je veux tout d'un autre sentiment... tout ou rien... parlez franchement. Ne redoutez qu'une chose, la dissimulation et le manque d'amitié.

— Mais, non, je vous jure... je vous assure...

— Parlez autrement... Parlez net...

— Eh bien! je.... Elle fondit en larmes et éclata en sanglots.

Albert fort ému, s'efforça de la consoler. Il était lui-même rempli d'une amère tristesse. Outre le sentiment de pitié qu'inspire une femme qui sanglote, la tête dans ses mains, il sentait son cœur déchiré par de vagues terreurs et les incertitudes de l'amour insuffisamment partagé. Cependant, à force de bonnes paroles, de douceur et de commisération, il obtint d'Albertine, fille d'ailleurs aussi loyale que son ami, l'aveu d'un amour naissant pour M. Jules Estelle. A ce moment, il éprouva dans l'âme une douleur atroce et failli tomber évanoui; mais il se retint, se calma, et, lorsque Mlle Duval fut tout-à-fait remise, il la quitta sans amertume, sans colère et en lui disant d'un ton amical :

— Eh bien, ma chère, nous réfléchirons à cela. Deméurez tranquille jusqu'à ma prochaine visite.

Albertine était seule. Elle s'étonnait elle-même d'avoir pu avouer un sentiment encore confus dans son esprit et qui n'était marqué que par une répugnance instinctive du mariage immédiat avec M. Dumont et un goût inexplicable pour les prétextes qui pouvaient reculer ce moment fatal ou plutôt solennel. Elle rougissait intérieurement de son ingratitude envers son bienfaiteur. Elle se reprochait de payer par l'oubli, sa délicatesse, son respect pour les convenances, la rare honnêteté de ses pensées envers une jeune fille que le destin lui avait livrée et qu'il avait traitée comme une sœur avant de songer à la traiter comme une épouse. Elle ne pouvait étouffer ses remords; mais enfin le jeune Estelle lui paraissait plus charmant que le grave Dumont. Elle l'aimait ou du moins croyait l'aimer; car le cœur humain (et en particulier le cœur féminin) est une énigme inconnue au sphinx qui se la pose à lui-même.

Le futur *passé*, c'est-à-dire malheureux, resta huit jours

sans se montrer, mais nous verrons qu'il ne perdit pas son temps. Donc, le dimanche suivant, heure pour heure, il était assis chez Mlle Duval; la conversation qu'ils eurent ensemble devait décider de deux destinées, sans compter celle de l'amant et peut-être de la mère du premier. (A suivre.)

Théâtre. — Notre petite scène nous a offert, dans l'espace de peu de jours, les jouissances artistiques les plus variées. C'est d'abord la Société de Zofingue qui, dans une soirée donnée au profit de la restauration de la cathédrale, réunissait dans notre salle de théâtre une foule considérable de parents, d'amis et des gens toujours sympathiques à des délasséments aussi louables et aussi attrayants. Trois jours après, venait la représentation d'une pièce toute nouvelle, qui a eu le plus grand succès à Paris et qui ne nous aurait peut-être été donnée que dans deux ou trois ans si M. Vaslin, toujours dévoué à sa tâche, n'avait fait les démarches nécessaires pour obtenir le droit de la donner sur notre scène.

Enfin, jeudi dernier, la représentation des *Demoiselles de St-Cyr*, laissait aux habitués de notre théâtre la meilleure impression.

Le spectacle qui nous est annoncé pour demain se compose de deux pièces fort intéressantes et paraît vouloir continuer heureusement cette série de représentations si goûtées par notre public.

Le chiffre des demandes qui nous sont parvenues pour les *Causeries du Conteur vaudois* dépassant de beaucoup ce que nous osions espérer, nous avons le plaisir d'annoncer aux souscripteurs que la publication de cet ouvrage est maintenant assurée et que nous ferons tout ce qui nous sera possible pour les servir dans le courant d'avril.

La souscription reste ouverte jusqu'au 15 mars. Les demandes peuvent nous être faites par carte correspondance.

Prix de souscription, 1 fr. 50 l'exemplaire. — Prix de librairie, 2 fr.

L. MONNET.

THÉÂTRE DE LAUSANNE

DIRECTION DE M. A. VASLIN

Dimanche 5 mars.

LES MYSTÈRES DE L'ÉTÉ

Vaudeville en quatre actes.

LE GENTILHOMME PAUVRE

Drame en deux actes.

Les bureaux ouvriront à 6 1/2 h. On commencera à 7 h.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Cartes de visites très soignées livrées dans la journée.

Au même magasin, un solde d'agendas de poche
au rabais

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY